Document généré le 18 avr. 2024 14:59

L'Inconvénient

Les doubles fonds d'un rire

Laurence Côté-Fournier

Numéro 78, automne 2019

Ruses et raisons de l'autodérision

URI : https://id.erudit.org/iderudit/91767ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)
2369-2359 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Côté-Fournier, L. (2019). Les doubles fonds d'un rire. *L'Inconvénient*, (78), 26–29.

Tous droits réservés © L'inconvénient, 2019

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Les doubles fonds d'un rire

ESSAI Laurence Côté-Fournier

Conséquence probable du fait d'avoir une mère plus vieille et plus conservatrice que la moyenne, j'ai été éduquée dans un respect extrême et presque suranné de la politesse. Les petites formules d'usage en début et en fin de conversation, le sourire qui fait office de patte blanche, le désir de « ne pas faire de vagues » et de ne pas déranger en public : tout cela s'inscrit dans un même répertoire des civilités qui sont devenues pour moi autant de prescriptions éthiques pour la vie en société, quitte à passer pour plutôt rigide quand je me trouve à vouvoyer un adolescent qui n'en demande pas tant.

Parmi toutes les formes de politesse, aucune ne m'est plus chère que l'autodérision. On ne la range sans doute pas dans la même catégorie que les « merci » ou « s'il vous plaît » ; elle appartient pourtant pour moi au même registre. L'autodérision requiert de ne pas chercher à se mettre en valeur par un récit trop héroïque de sa vie, de choisir l'humilité et de faire preuve d'une capacité d'autocritique qui désamorce les malaises. Tous ces comportements impliquent de « prendre sur soi » pour le bien-être de l'autre. Je suis toutefois consciente de prêcher pour ma paroisse en les décrivant : j'emploie souvent l'autodérision, et il n'est pas exactement modeste de valoriser une forme d'humour que l'on sait bien maîtriser.

La découverte de l'autodérision m'a accompagnée dans ma sortie du lyrisme adolescent, comme je l'ai découvert en relisant des années plus tard les journaux intimes de mes vingt ans. Parcourant l'Europe lors d'un échange étudiant, je narrais sur un ton grandiloquent mes visites – généralement banales – dans de grandes villes du continent, des villes dont les noms me faisaient rêver (Londres ! Amsterdam ! Genève !) après mes lectures assidues des classiques occidentaux. Impossible désormais de replonger dans ces récits sans que je sois exaspérée par la mise en scène mièvre et pompeuse que je faisais de mon quotidien, comme si j'étais Goethe parcourant les capitales européennes pour capter leur essence dans des réflexions savantes et parfaitement originales.

Lors de ces six mois loin du Québec, j'ai aussi pris l'habitude d'écrire de longs messages à mes amis pour leur relater mes péripéties. Ces messages ne ressemblaient en rien à mes journaux intimes : je racontais avec humour et ironie les détails absurdes de ma vie. Je sentais bien, devant un public fictif, que mes exclamations pâmées durant des voyages où chaque visite était marquée par le poids de l'Histoire n'intéresseraient pas grand-monde. Pour attirer la bienveillance, il valait mieux se la jouer *slapstick* que récit épique. La capacité à narrer ma vie sans mise

à distance, avec une candeur naïve et sincère, a peu à peu disparu au fil des mois. J'ai associé ce changement à une sagesse nouvelle : j'étais capable de relativiser l'importance de ce qui m'arrivait, de ne pas croire ma vie plus singulière qu'elle ne l'était. Mon ego était remis à sa place. J'en étais – paradoxalement – fière.

L'autodérision est donc depuis longtemps une partie intrinsèque de ma vie, ce qui rend d'autant plus surprenant peut-être le fait qu'elle a pris une teinte plutôt ambiguë à mes yeux au cours des dernières années. Un des points tournants de ce changement a été « l'affaire Louis C.K. ». J'ai été une grande fan de l'émission *Louie*, conçue et écrite par l'humoriste américain et diffusée de 2010 à 2015. Son personnage, version à peine déguisée de l'auteur, se montre souvent sous son plus mauvais jour, tout en révélant, par les retournements du scénario et les apartés que permettent les numéros de *stand-up comic*, une conscience de ses angles morts et de la nécessité de devenir quelque chose comme une meilleure personne, même si l'expression peut sembler ici un peu trop édifiante. Relations inégales entre les sexes, écarts de classes sociales, traitement des Noirs : les travers de l'humoriste éclairaient aussi les péchés de son pays. En les mettant en mots et en blagues, en faisant un mea culpa bourru pour inciter les autres à emboiter le pas, Louis C.K. semblait ouvrir la porte à une prise de conscience morale sans pour autant se montrer trop lourdement moralisateur. Dans l'épisode « So Did the Fat Lady », on le voit tenter de séduire, au *comedy club* où il travaille, plusieurs serveuses qui ne lui portent aucune attention. En parallèle, une autre serveuse, Vanessa, pétillante et vive, mais qui a le malheur d'être grosse, souhaite obtenir un rendez-vous avec lui : Louie l'ignore même s'il cherche désespérément l'amour ou, en tout cas, l'attention de l'autre sexe. À la fin de l'épisode, ils auront toutefois une conversation franche, durant laquelle Louie devra faire face à son rapport aux femmes : leur beauté lui servait à afficher sa position sociale, alors que lui-même, comme il est le premier à l'admettre, n'a rien d'un éphèbe. L'autodérision, ici, n'est pas directe : elle s'installe par l'insistance sur le physique peu gracieux et les angles morts d'un personnage qui ressemble évidemment beaucoup à son créateur. De sa propre volonté, Louis C.K. est le dindon de la farce, non le héros, et cette humilité lui permet de mettre en valeur d'autres perspectives que la sienne et de susciter de l'empathie pour autrui.

Hélas, les vertus de cet humour ne semblent pas avoir eu d'effets dans la réalité, même pour le principal intéressé. En 2017, Louis C.K. a été accusé d'avoir forcé de jeunes femmes, généralement des humoristes que son métier l'amenait à côtoyer, à le regarder se masturber (ce qu'il a admis). Ce crime aurait été commis à plusieurs reprises, brisant la carrière de certaines des victimes lorsqu'elles auraient tenté de faire connaître les agissements du comédien. C'est finalement le mouvement #MeToo qui leur aura donné la capacité de se faire entendre et d'être prises au sérieux.

J'avais lu, dans le cadre de forums culturels que je fréquentais, des rumeurs concernant les agissements de Louis C.K. bien avant qu'elles ne soient connues du grand public – ses comportements n'avaient donc pas été bien étouffés par son équipe, ou avaient été trop fréquemment répétés pour qu'on parvienne à en dissiper tous les effets. J'avais pourtant choisi à l'époque de ne pas prêter foi aux ouï-dire, même si je me rappelle le choc que leur lecture m'avait causé. On pourra avancer qu'il est avisé de retenir son jugement devant des rumeurs peut-être non fondées, mais je ne crois pas que mon déni avait pour assise mon sens de la justice. Plutôt, c'est dans la lucidité critique de Louis C.K. que résidait pour moi la défense la plus puissante de son intégrité. Quelqu'un qui avait su mettre de l'avant ses failles avec une telle candeur, une telle absence d'orgueil, ne pouvait avoir cherché à cacher des actes – tout son être professait l'ouverture à l'autre et la capacité à admettre ses torts. Il avait, après tout, mentionné à plusieurs reprises dans ses numéros son désir de se masturber devant des femmes qu'il convoitait.

Et pourtant, le comportement de Louis C.K., hargneux, mesquin, condescendant après la diffusion des révélations le concernant, a montré qu'il n'existe pas de corrélation entre la capacité de rire de ses torts et celle de devenir plus apte à réparer ses erreurs et à les dépasser. Dire n'est pas faire. La sagesse ne réside pas dans la simple énonciation de ses mauvaises actions, et l'humilité est sélective et illusoire. On peut se donner bonne conscience et créer pour l'autre l'impression qu'il nous connaît en dévoilant de petites indignités, cela n'empêche pas que des zones d'ombre subsistent, parfois très commodes. On ne saurait, bien sûr, exiger des artistes qu'ils soient des modèles en tous

points, et que les retournements de perspective de leurs personnages scéniques ou télévisuels soient les leurs.

Le cas des humoristes a toutefois ceci de particulier que la frontière entre individu réel et personnage y est brouillée : la plupart des humoristes s'inspirent ouvertement de leur propre vie, créent un sentiment de proximité entre eux et nous, misent sur leur personnalité, à peu près constante d'un spectacle à l'autre, pour se démarquer. On admet une part de jeu et d'artifice (on se doute bien qu'il en faut pour inventer tout un lot d'histoires rocambolesques), mais on tient pour acquis qu'une sorte de noyau dur subsiste, que la vision du monde que ces gens présentent est bel et bien la leur. Naïvement, j'avais cru que Louis C.K., malgré la noirceur d'une bonne part de son humour, cherchait, en riant des travers d'un homme blanc hétérosexuel ordinaire – parfois égocentrique et lâche, essayant néanmoins souvent de faire « la bonne chose », sans problèmes majeurs sinon son divorce –, à faire de l'humour quelque chose de plus qu'un simple divertissement, quelque chose comme un espace de réflexion. J'avais cru, séduite par l'autodérision, que l'artiste, comme son personnage, cherchait à faire « la bonne chose » et n'aurait pas peur d'admettre ses torts – après tout, il s'était déjà tellement humilié dans le contexte de son émission, que serait ce pas supplémentaire pour révéler la vérité ? La suite ne m'a pas donné raison.

Une autre humoriste a récemment reçu une attention considérable, pour des raisons toutefois fort différentes. Hannah Gadsby était à peu près inconnue jusqu'à ce que Netflix diffuse sur sa plateforme son *one-woman-show*, *Nanette*, en 2018, spectacle qui a connu un succès prodigieux et a fait de Gadsby une vedette à quarante ans. Les commentaires que j'ai vu circuler avant de le regarder à mon tour n'étaient guère de ceux qu'on associe d'habitude à une présentation humoristique : on parlait d'une performance d'une grande force émotionnelle, d'un spectacle déstabilisant qui transformerait notre perception de la comédie. On semblait promettre bien plus qu'un simple divertissement. Ma curiosité était piquée.

Le rapport à l'autodérision se trouve au cœur de ce monologue, et en constitue le nœud émotionnel. Gadsby est lesbienne et, comme bien des humoristes, elle a fait de sa vie personnelle la matière de ses blagues. On trouve donc, en première partie du spectacle, plusieurs anecdotes drôles, relativement légères vu les circonstances, sur ce que peut être la vie d'une jeune fille qui cherche sa place dans une société homophobe et fermée, soit la Tasmanie où elle a grandi. On sent la menace qui plane sur elle, tout comme la peur qu'elle a dû ressentir, mais ces réalités sont désamorcées par l'humour et par la présence même de l'humoriste sur scène : si elle se tient devant nous, capable de rire du passé, c'est qu'elle s'en est sortie, que les blessures n'ont peut-être pas été trop profondes.

Dans *L'humour du sexe. Le rire des filles*, Lucie Joubert présente le recours à l'autodérision comme un passage quasi obligé pour les femmes faisant carrière en humour : « Ce genre d'humour fut longtemps […] l'unique forme d'esprit qu'on acceptait de la part des femmes. On comprend pourquoi : il ne menaçait personne d'autre que l'interlocutrice. » Les hommes ne pouvant servir trop longtemps de cible sans que l'humoriste risque de perdre l'intérêt et l'affection de son public, et les problèmes trop spécifiquement féminins étant considérés comme inintéressants, la femme humoriste se rabat sur sa propre personne en mettant ses travers au centre de sa performance.

Dans son spectacle, Hannah Gadsby s'attarde précisément aux manières dont elle doit se présenter en tant que lesbienne devant un public qui, dans la majorité des cas, ne se reconnaîtra pas dans son expérience – celle d'être une femme qui n'incarne pas une image classique de la féminité, qui a grandi dans un milieu très conservateur et qui a passé une partie de sa jeunesse à cacher son orientation sexuelle. Le problème que pose une telle performance n'est pas tant le fait d'aborder ces sujets. On imagine son public ouvert, pas particulièrement prude, et plutôt curieux d'en apprendre davantage sur la communauté quelque peu anachronique d'où l'artiste est issue. Le défi consiste plutôt à s'exécuter sans créer de tension durable chez le spectateur. Un Noir qui dénonce avec trop d'agressivité le racisme ambiant dans ses numéros sera considéré comme étant lourd, rabat-joie, moralisateur. On reconnaîtra (dans le meilleur des cas) le bien-fondé de ses propos, mais une frange non négligeable de la population ne percevra pas la présentation comme un divertissement plaisant pour une soirée de détente ; elle la recevra comme une pilule qu'on avale en grimaçant pour ses vertus, lesquelles consistent à nous rappeler les injustices sociales qui subsistent de l'autre côté des portes du théâtre.

S'il y a malaise, il faut donc rapidement le désamorcer pour que l'humour et la bonne humeur puissent continuer de régner. Or, c'est ce que Hannah Gadsby se refuse à faire dans la deuxième partie du spectacle, alors que des failles apparaissent et nous forcent à voir que, malheureusement, toutes les douleurs ne sauraient être lavées dans un grand éclat de rire. Elle revient ainsi sur une anecdote racontée plus tôt, où elle relatait comment un homme qui croyait qu'elle draguait sa copine l'avait menacée, la prenant pour un homme. En découvrant que la personne qui flirtait avec sa copine était en fait une femme, il avait battu en retraite. Dans cette première version du récit, la tension est rapidement désamorcée ; on rit de l'apparence masculine de l'humoriste et des malaises sociaux qu'elle provoque, mais rien de bien dramatique ne survient au final. Ce n'est que dans la deuxième partie qu'on apprend la véritable conclusion de l'histoire, celle que Hannah avait cachée : l'homme, comprenant après coup que la personne qui faisait des avances à sa copine était peut-être une femme, mais surtout une lesbienne, est revenu à la charge et l'a violemment battue, sans que personne autour d'eux intervienne et sans que Gadsby ose en informer la police. Il n'y a pas de conclusion heureuse à cette histoire.

Dans son monologue, Gadsby affirme vouloir en finir avec l'autodérision, et même avec la comédie en général. Elle déclare, dans un passage souvent cité du spectacle : « J'ai bâti une carrière sur l'autodérision et je ne veux plus faire ça. Comprenez-vous ce que l'autodérision signifie quand elle est utilisée par une personne qui est déjà marginalisée ? Ce n'est pas de l'humilité, c'est de l'humiliation. Je me rabaisse pour parler, pour avoir le droit de parler. » L'autodérision peut cantonner des gens déjà à l'écart dans des positions de faiblesse perpétuelle et permettre à ceux qui n'occupent pas la même position de ne pas prendre leurs souffrances au sérieux.

L'énorme succès de *Nanette* aura convaincu Gadsby de ne pas abandonner sa carrière au moment même où elle connaissait un succès inespéré. On peut aussi se demander si l'autodérision disparaîtra vraiment de sa pratique dans le futur. Peut-on complètement s'éloigner d'une forme d'humour qui au fil du temps est devenue aussi intimement liée à notre rapport au monde ? On ne pratique pas l'autodérision uniquement pour amuser la galerie en désamorçant les malaises ; on en vient aussi à en faire une partie intrinsèque de soi parce que le procédé nous aide à relativiser et à mettre en perspective les événements de notre vie, les grands succès comme les petites gênes et les échecs mineurs. Évidemment, cela peut être une façade. L'affaire Louis C.K. le montre, et les rares apparitions publiques du comédien depuis la controverse ont d'ailleurs révélé un versant beaucoup plus amer et agressif de son humour, comme si le temps de l'autodérision était passé, après que le monde s'est retourné contre le comédien en disgrâce, peut-être peu habitué finalement à ne pas être celui qui contrôle les moqueries et organise la mise en récit de ses comportements honteux.

Les cas de ces deux humoristes m'ont forcée à relativiser les vertus que je prêtais à l'autodérision et à prêter attention aux codes qui encouragent son usage. J'ai ainsi découvert que cette forme d'humour m'est naturelle pour des raisons qui ont peu à voir avec moi : elle s'accorde avec la modestie et la douceur que l'on prête aux femmes et cause rarement des frictions ; on attend d'ailleurs des femmes qu'elles facilitent les rapports sociaux, comme le rappellent les sociologues. Or ces caractéristiques génériques que l'on prête aux femmes sont aussi en partie les miennes – je valorise la modestie et n'aime pas l'agressivité ou les démonstrations de puissance.

L'autodérision demeure à mes yeux une forme de politesse mais, comme tous les comportements qui lui sont associés, elle constitue une manière d'entrer en contact avec autrui, et non pas une finalité en soi. Être capable d'autodérision ne signifie pas nécessairement qu'on soit lucide par rapport à sa propre vie, ou véritablement ouvert à l'autre : il faut se souvenir de cela en l'employant aussi bien qu'en voyant quelqu'un en user. Je suis désormais plus prudente lorsque je raconte une anecdote drôle où j'apparais maladroite, confuse, inexpérimentée. Certaines personnes, je m'en rends compte maintenant, sont ravies de rire avec moi et de m'accoler ensuite toutes ces caractéristiques sans voir la part de jeu et d'invention que recèle mon histoire : je conforte l'image qu'ils ont déjà d'une – relativement – jeune femme. Il faut être en position de force pour rire de soi et en ressortir plus puissant. Je chéris toujours l'autodérision et ceux qui la pratiquent, mais avec un peu moins d'innocence et d'enthousiasme que du temps de mes vingt ans. La sagesse, on le voit, s'acquiert très lentement. ■

Laurence Côté-Fournier possède un doctorat en littérature de l'UQAM et termine un stage postdoctoral sur la littérature québécoise contemporaine à l'Université de Montréal. Elle a publié de nombreux articles dans les revues *Liberté*, *Nouveau Projet* et *Contre-jour.*